

Extrait du site UGTG.org

url : <http://ugtg.org/spip.php?article866>

Extraits du « Discours sur le colonialisme » de Euro™ Aimé Césaire

- Repères - Dabattre -

Date de parution : 16 avril 2009

Date de mise en ligne : vendredi 17 avril 2009

Mis à jour le : vendredi 17 avril 2009

UGTG.org

Extraits du « Discours sur le colonialisme » de Aimé Césaire

[\[JPEG\]](#) Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation cadente.

Une civilisation qui choisit de fermer les yeux sur ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte.

Une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde.

Le fait est que la civilisation dite « européenne », la civilisation « occidentale », telle que nous l'avons connue, est incapable de résoudre les deux problèmes majeurs auxquels son existence a donné naissance : le problème du prolétariat et le problème colonial ; que, derrière la barre de la « raison », comme la barre de la « conscience », cette Europe-là est impuissante à se justifier ; et que, de plus en plus, elle se réfugie dans une hypocrisie d'autant plus odieuse qu'elle a de moins en moins chance de tromper.

L'Europe est indéfendable.

Il paraît que c'est la constatation que se confient tout bas les stratèges américains.

En soi cela n'est pas grave.

Le grave est que « l'Europe » est moralement, spirituellement indéfendable.

Et aujourd'hui il se trouve que ce ne sont pas seulement les masses européennes qui incriminent, mais que l'acte d'accusation est porté sur le plan mondial par des dizaines et des dizaines de millions d'hommes qui, du fond de l'esclavage, s'érigent en juges.

On peut tuer en Indochine, torturer à Madagascar, emprisonner en Afrique, s'enrichir aux Antilles. Les colonisateurs savent d'instinct qu'ils ont sur les colonialistes un avantage. Ils savent que leurs « maîtres » provisoires mentent.

Donc que leurs maîtres sont faibles.

Et puisque aujourd'hui il nous est demandé de parler de la colonisation et de la civilisation, allons droit au mensonge principal à partir duquel prolifèrent tous les autres.

Colonisation et civilisation ?

La malédiction la plus commune en cette matière est d'être la dupe de bonne foi d'une hypocrisie collective, habile à mal poser les problèmes pour mieux légitimer les odieuses solutions qu'on leur

apporte.

Cela revient à dire que l'essentiel est ici de voir clair, de penser clair, entendre dangereusement, de répondre clair à l'innocente question initiale : qu'est-ce en son principe que la colonisation ? De convenir de ce qu'elle n'est point ; ni d'vangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni d'élargissement de Dieu, ni extension du Droit ; d'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences, que le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, de l'opicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appât et de la force, avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'attendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes.

Poursuivant mon analyse, je trouve que l'hypocrisie est de date récente ; que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand téocalli, ni Pizarre devant Cuzco (encore moins Marco Polo devant Cambaluc), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur ; qu'ils tuent ; qu'ils pillent ; qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités ; que les baveurs sont venus plus tard ; que le grand responsable dans ce domaine est le péchantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie, d'où¹ ne pouvaient que s'ensuire d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres.

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien ; que marier des mondes différents est excellent ; qu'une civilisation, quel que soit son génie intime, se replier sur elle-même, s'attiole ; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie.

Mais alors je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment mis en contact ? Ou, si l'on préfère, de toutes les manières d'établir contact, était-elle la meilleure ?

Je réponds non.

Et je dis que de la colonisation à la civilisation, la distance est infinie ; que, de toutes les expériences coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux laborés, de toutes les circulaires ministérielles expérimentées, on ne saurait extraire une seule valeur humaine.

Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le rendre aveugle aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Vietnam une tête coupée et un "il crevé" et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traitements violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expériences punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et « interrogés », de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'ensauvagement du continent.

Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est éveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevalets.

On s'entonne, on s'indigne. On dit : « Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera ! » Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé les yeux, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'agissait d'appliquer des peuples non européens ; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il est sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de s'engloutir dans ses eaux rougies de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.

Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les marches d'Hitler et de l'hitlérisme et de réfléchir au trépas distingué, trépas humaniste, trépas chrétien bourgeois du XXe siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'un Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.

J'ai beaucoup parlé d'Hitler. C'est qu'il le mérite : il permet de voir gros et de saisir que la société capitaliste, à son stade actuel, est incapable de fonder un droit des gens, comme elle s'avère impuissante à fonder une morale individuelle. Qu'on le veuille ou non : au bout du cul-de-sac Europe, je veux dire l'Europe d'Adenauer [Konrad Adenauer, 1876-1967, Chancelier de la République fédérale Allemande de 1949 à 1963, président de la CDU d'Allemagne chrétienne-démocrate] de Schuman [Robert Schuman, 1866-1963, député démocrate-chrétien de 1945 à 1962, fondateur du MRP, a occupé de nombreux postes ministériels sous la IVe République française et est connu comme auteur du plan de la Communauté européenne du charbon et de l'acier en 1952, symbole de la conciliation franco-allemande], Bidault [Georges Bidault, membre du Conseil national de la Résistance un des fondateurs du MRP, opposant farouche à l'indépendance de l'Algérie et donc aux options de De Gaulle, en la matière] et quelques autres, il y a Hitler. Au bout du capitalisme, désireux de se survivre, il y a Hitler. Au bout de l'humanisme formel et du renoncement philosophique, il y a Hitler.

Et, dès lors, une de ses phrases impose à moi : « Nous aspirons, non pas à l'égalité, mais à la domination. Le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels. Il ne s'agit pas de supprimer les inégalités parmi les hommes, mais de les amplifier et d'en faire une loi. »

Cela sonne net, hautain, brutal, et nous installe en pleine sauvagerie hurlante. Mais descendons un degré. Qui parle ? J'ai honte à le dire : c'est l'humaniste occidental, le philosophe idéaliste. Qu'il s'appelle Renan [1], c'est un hasard. Que ce soit tiré d'un livre intitulé : La forme intellectuelle et morale [1871], qu'il ait écrit en France, au lendemain d'une guerre [2] que la France avait voulue du droit contre la force, cela en dit long sur les murs bourgeois.

« La ségrégation des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. L'homme du peuple est presque toujours, chez nous, un noble d'origine, sa lourde main est bien mieux faite pour manier l'épée que l'outil servile. Plutôt que de travailler, il choisit de se battre, c'est-à-dire qu'il revient à son premier état. Regere imperio populos, voilà notre vocation. Versez cette vorante activité sur des pays qui, comme la Chine, appellent la conquête étrangère. Des aventuriers qui troublent la société européenne, faites un ver sacrum, un essaim comme ceux des Francs, des Lombards, des Normands, chacun sera dans son rôle. La nature a fait une race d'ouvriers, c'est la race chinoise, une dextérité de main merveilleuse sans presque aucun sentiment d'honneur ; gouvernez-la avec justice, en prôlant elle, pour le bienfait d'un tel gouvernement, un ample douaire au profit de la race conquérante, elle sera satisfaite ; une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre ; soyez bon pour lui et humain, et tout sera dans l'ordre ; une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne. Reduisez cette noble race à travailler dans l'ergastule comme des nègres et des Chinois, elle se révolte. Tout révolté est, chez nous, plus ou moins, un soldat qui a manqué sa vocation, un être fait pour la vie héroïque, et que vous appliquez à une besogne contraire à sa race, mauvais ouvrier, trop bon soldat. Or, la vie qui révolte nos travailleurs rendrait heureux un Chinois, un fellah, des êtres qui ne sont nullement militaires. Que chacun fasse ce pour quoi il est fait, et tout ira bien. »

Hitler ? Rosenberg [3] ? Non, Renan.

Mais descendons encore d'un degré. Et c'est le politicien verbeux. Qui proteste ? Personne, que je sache, lorsque M. Albert Sarraut [4], tenant discours aux États de l'Assemblée coloniale, leur enseigne qu'il serait puéril d'opposer aux entreprises européennes de colonisation « un prétendu droit d'occupation et je ne sais quel autre droit de farouche isolement qui prénierait en des mains incapables la vaine possession de richesses sans emploi. »

Et qui s'indigne d'entendre un certain R.P. Barde [prêtre] assurer que les biens de ce monde, « ils resteraient indéfiniment répartis, comme ils le seraient sans la colonisation, ne répondraient ni aux desseins de Dieu, ni aux justes exigences de la collectivité humaine » ?

Attendu, comme affirme son confrère en christianisme, le R. P. Muller : « Hélas ! que l'humanité ne doit pas, ne peut pas souffrir que l'incapacité, l'incurie, la paresse des peuples sauvages laissent indéfiniment sans emploi les richesses que Dieu leur a confiées avec mission de les faire servir au bien de tous ».

Personne.

Je veux dire : pas un écrivain patenté, pas un académicien, pas un prêtre, pas un politicien, pas un croisé du droit et de la religion, pas un « défenseur de la personne humaine ».

Et pourtant, par la bouche des Sarraut et des Barde, des Muller et des Renan, par la bouche de tous ceux qui jugeaient et jugent licite d'appliquer aux peuples extra-européens, et au bénéfice de nations plus fortes et mieux équipées, « une sorte d'expropriation pour cause d'utilité publique », c'était d'ailleurs Hitler qui parlait.

Où veux-je en venir ? C'est cette idée : que nul ne colonise innocemment, que nul non plus ne colonise impunément ; qu'une nation qui colonise, qu'une civilisation qui justifie la colonisation donc la force est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte, qui irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire son châtiment.

Colonisation : tâte de pont dans une civilisation de la barbarie oÅ¹, Å nÅ¹importe quel moment, peut dÅ¹boucher la nÅ¹gation pure et simple de la civilisation.

JÅ¹ai relevÅ¹ dans lÅ¹histoire des expÅ¹ditions coloniales quelques traits que jÅ¹ai citÅ¹s ailleurs tout Å¹ loisir.

Cela nÅ¹a pas eu lÅ¹heur de plaire Å¹ tout le monde. Il paraÅ¹t que cÅ¹est tirer de vieux squelettes du placard. Voire !

Å¹tait-il inutile de citer le colonel de Montagnac, un des conquÅ¹rants de lÅ¹AlgÅ¹rie : Å¹« Pour chasser les idÅ¹es qui mÅ¹assiegent quelquefois, je fais couper des tÅ¹tes, non pas des tÅ¹tes dÅ¹artichauts, mais bien des tÅ¹tes dÅ¹hommes.Å¹ »

Convenait-il de refuser la parole au comte dÅ¹Herisson [Å¹« actifÅ¹ » aussi en Tunisie] : Å¹« Il est vrai que nous rapportons un plein baril dÅ¹oreilles rÅ¹coltÅ¹es, paire Å¹ paire, sur les prisonniers, amis ou ennemis.Å¹ »

Fallait-il refuser Å¹ Saint-Arnaud [5] le droit de faire sa profession de foi barbare : Å¹« On ravage, on brÅ¹ »le, on pille, on dÅ¹truit les maisons et les arbres.Å¹ »

Fallait-il empÅ¹cher le marÅ¹chal Bugeaud [6] de systÅ¹matiser tout cela dans une thÅ¹orie audacieuse et de se revendiquer des grands ancÅ¹tres : Å¹« Il faut une grande invasion en Afrique qui ressemble Å¹ ce que faisaient les Francs, Å¹ ce que faisaient les Goths.Å¹ »

Fallait-il rejeter dans les tÅ¹nÅ¹bres de lÅ¹oubli le fait dÅ¹armes mÅ¹morale du commandant GÅ¹rard [7] et se taire sur la prise dÅ¹Ambike, une ville qui, Å¹vrai dire, nÅ¹avait jamais songÅ¹ Å¹ se dÅ¹fendre : Å¹« Les tirailleurs nÅ¹avaient ordre de tuer que les hommes, mais on ne les retint pas ; enivrÅ¹s de lÅ¹odeur du sang, ils nÅ¹pargnÅ¹rent pas une femme, pas un enfantÅ¹ ! Å¹ la fin de lÅ¹aprÅ¹s-midi, sous lÅ¹action de la chaleur, un petit brouillard sÅ¹leva : cÅ¹est le sang des cinq mille victimes, lÅ¹ombre de la ville, qui sÅ¹vaporaient au soleil couchant.Å¹ »

Oui ou non, ces faits sont-ils vrais ? Et les voluptÅ¹s sadiques, les innombrables jouissances qui vous frisselisent la carcasse de Loti [8] quand il tient au bout de sa lorgnette dÅ¹officier un bon massacre dÅ¹Annamites ? Vrai ou pas vrai ?

Et si ces faits sont vrais, comme il nÅ¹est au pouvoir de personne de le nier, dira-t-on, pour les minimiser, que ces cadavres ne prouvent rien ?

Pour ma part, si jÅ¹ai rappelÅ¹ quelques dÅ¹tails de ces hideuses boucheries, ce nÅ¹est point par dÅ¹lectation morose, cÅ¹est parce que je pense que ces tÅ¹tes dÅ¹hommes, ces rÅ¹coltes dÅ¹oreilles, ces maisons brÅ¹ »lÅ¹es, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui sÅ¹vaporent au tranchant du glaive, on ne sÅ¹en dÅ¹barrassera pas Å¹ si bon compte. Ils prouvent que la colonisation, je le rÅ¹pÅ¹te, dÅ¹shumanise lÅ¹homme mÅ¹me le plus civilisÅ¹ ; que lÅ¹action coloniale, lÅ¹entreprise coloniale, la conquÅ¹te coloniale, fondÅ¹e sur le mÅ¹pris de lÅ¹homme indigÅ¹ne et justifiÅ¹e par ce mÅ¹pris, tend inÅ¹vitablement Å¹ modifier celui qui lÅ¹entreprend ; que le colonisateur, qui, pour se donner bonne conscience, sÅ¹habitue Å¹ voir dans lÅ¹autre la bÅ¹te, sÅ¹entraÅ¹ne Å¹ le traiter en bÅ¹te, tend objectivement Å¹ se transformer lui-mÅ¹me en bÅ¹te. CÅ¹est cette action, ce choc en retour de la colonisation quÅ¹il importait de signaler.

Partialité ? Non. Il fut un temps où de ces mêmes faits on tirait vanité, et où, s'il y avait du lendemain, on ne méprisait pas ses mots. Une dernière citation ; je l'emprunte à un certain Carl Sieger, auteur d'un Essai sur la Colonisation [Paris, 1907] : « Les pays neufs sont un vaste champ ouvert aux activités individuelles, violentes, qui, dans les métropoles, se heurteraient à certains préjugés, à une conception sage et glorieuse de la vie, et qui, aux colonies, peuvent se développer plus librement et mieux affirmer, par suite, leur valeur. Ainsi, les colonies peuvent, à un certain point, servir de soupape de rétroaction à la société moderne. Cette utilité serait-elle la seule, elle est immense. »

En vérité, il est des tâches qu'il n'est au pouvoir de personne de comparer et que l'on n'a jamais fini d'explorer. Mais parlons des colonies.

Je vois bien ce que la colonisation a détruit : les admirables civilisations indiennes et que ni Deterding [9], ni Royal Dutch, ni Standard Oil ne me consoleront jamais des Aztèques et des Incas.

Je vois bien celles qu'elle a introduites dans lesquelles elle a introduit un principe de ruine : l'océanie, Nigéria, Nyassaland [10]. Je vois moins bien ce qu'elle a apporté.

Sécurité ? Culture ? Juridisme ? En attendant, je regarde et je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt et, en parodie de la formation culturelle, la fabrication hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes, de boys, d'artisans, d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires.

J'ai parlé de contact.

Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le monopole, la confiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites créées, des masses avilies.

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production.

Mon tour de poser une équation : colonisation = chosification.

J'entends la tempête. On me parle de progrès, de réalisations, de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, des cultures primitives, des institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, des extraordinaires possibilités supprimées.

On me lance la tête des faits, des statistiques, des kilomètres de routes, de canaux, de chemins de fer.

Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse.

Je parle de millions d'hommes qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larcinisme.

On en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés.

Moi, je parle d'économies naturelles, d'économies harmonieuses et viables, d'économies à la mesure de l'homme indigène d'organisations, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits, de rafles de matières premières.

On se targue d'abus supprimés.

Moi aussi, je parle d'abus, mais pour dire qu'aux anciens on en a superposé d'autres tristes détestables. On me parle de tyrans locaux mis à la raison ; mais je constate qu'en général ils font bon ménage avec les nouveaux et que, de ceux-ci aux anciens et vice-versa, il s'est établi, au détriment des peuples, un circuit de bons services et de complicité.

On me parle de civilisation, je parle de prolétariat et de mystification.

Pour ma part, je fais l'apologie systématique des civilisations para-européennes.

Chaque jour qui passe, chaque déni de justice, chaque matraquage policier, chaque réclamation ouvrière noyée dans le sang, chaque scandale étouffé, chaque expédition punitive, chaque car de C.R.S., chaque policier et chaque milicien nous fait sentir le prix de nos vieilles sociétés.

C'étaient des sociétés communautaires, jamais de tous pour quelques-uns.

C'étaient des sociétés pas seulement anti-capitalistes, comme on l'a dit, mais aussi anti-capitalistes.

C'étaient des sociétés démocratiques, toujours.

C'étaient des sociétés coopératives, des sociétés fraternelles.

Je fais l'apologie systématique des sociétés détruites par l'impérialisme.

Elles étaient le fait, elles n'avaient aucune prétention à être l'idée, elles étaient, malgré leurs défauts, ni haïssables, ni condamnables. Elles se contentaient d'être. Devant elles n'avaient de sens, ni le mot échec, ni le mot avatar. Elles réservaient, intact, l'espoir.

Au lieu que ce soient les seuls mots que l'on puisse, en toute honnêteté, appliquer aux entreprises européennes hors d'Europe. Ma seule consolation est que les colonisations passent, que les nations ne sommeillent qu'un temps et que les peuples demeurent.

Cela dit, il paraît que, dans certains milieux, l'on a feint de découvrir en moi un « ennemi de l'Europe » et un prophète du retour au passé ant-européen.

Pour ma part, je cherche vainement où j'ai pu tenir de pareils discours ; où l'on m'a vu sous-estimer l'importance de l'Europe dans l'histoire de la pensée humaine ; où l'on m'a entendu prêcher un quelconque retour ; où l'on m'a vu prétendre qu'il pouvait y avoir retour.

La vérité est que j'ai dit tout autre chose : savoir que le grand drame historique de l'Afrique a moins à sa mise en contact trop tardive avec le reste du monde, que la manière dont ce contact a opéré ; que c'est au moment où l'Europe est tombée entre les mains des financiers et des capitaines d'industrie les plus dénués de scrupules que l'Europe s'est « propagée » ; que notre malchance a voulu que ce soit cette Europe-là que nous ayons rencontrée sur notre route et que **l'Europe est comptable devant la communauté humaine du plus haut tas de cadavres de l'histoire.**

Par ailleurs, jugeant l'action colonisatrice, j'ai ajouté que l'Europe a fait fort bon ménage avec tous les fœdaux indignes qui acceptaient de servir ; ourdi avec eux une vicieuse complicité ; rendu leur tyrannie plus effective et plus efficace, et que son action n'a tendu à rien de moins qu'à artificiellement prolonger la survie des passés locaux dans ce qu'ils avaient de plus pernicieux.

J'ai dit « et c'est différent » que l'Europe colonisatrice a entassé l'abus moderne sur l'antique injustice ; l'odieuse racisme sur la vieille inégalité.

Que si c'est un procès d'intention que l'on me fait, je maintiens que l'Europe colonisatrice est déloyale à l'égard de l'action colonisatrice par les évidents progrès matériels réalisés dans certains domaines sous le régime colonial, attendu que la mutation brusque est chose toujours possible, en histoire comme ailleurs ; que nul ne sait à quel stade de développement matériel eussent été ces mêmes pays sans l'intervention européenne ; que l'équipement technique, la réorganisation administrative, « l'europanisation », en un mot, de l'Afrique ou de l'Asie n'étaient comme le prouve l'exemple japonais aucunement liés à l'occupation européenne ; que l'europanisation des continents non européens pouvait se faire autrement que sous la botte de l'Europe ; que ce mouvement d'europanisation était en train ; qu'il a même ralenti ; qu'en tout cas il a été faussé par la mainmise de l'Europe.

Preuve qu'il n'est l'heure actuelle, ce sont les indignes d'Afrique ou d'Asie qui réclament des écoles et que c'est l'Europe colonisatrice qui en refuse ; que c'est l'homme africain qui demande des ports et des routes, que c'est l'Europe colonisatrice qui, à ce sujet, lésine ; que c'est le colonisé qui veut aller de l'avant, que c'est le colonisateur qui retient en arrière. []

Aimé Césaire,
[Discours sur le colonialisme](#)

[1] Joseph Ernest Renan 1823-1892

[2] face à l'Allemagne, mené sous la houlette de Napoléon III

[3] Alfred Rosenberg, 1893-1946, idéologue du nazisme, avec son ouvrage *Le Mythe du XXe siècle* publié en 1930

[4] 1872-1962, radical-socialiste, Gouverneur de l'Indochine, plusieurs fois ministre de l'Intérieur sous la IIIe République et Président du Conseil

[5] Général Achille Le Roy dit Saint-Arnaud qui assura le commandement de la Division de Constantine, en 1837 avec le grade de capitaine, il dirige le « siège de Constantine »

[6] gouverneur général de l'Algérie de 1840 à 1847 ; il dirigea la conquête du Maroc

[7] qui organisa la répression féroce du soulèvement populaire à Madagascar

[8] Il s'agit du récit de la prise de Thouan-An paru dans *Le Figaro* en septembre 1883 et cité dans le livre de N. Serban : *Loti, sa vie, son œuvre*. « Alors la grande tuerie avait commencé. On avait fait des feux de salve-deux ! et c'était plaisir de voir ces gerbes de balles, si facilement dirigeables, s'abattre sur eux deux fois par minute, au commandement d'une manière méthodique et sereine ! On en voyait absolument fous, qui se relevaient pris d'un vertige de courir ! Ils faisaient en zigzag et tout de travers cette course de la mort, se retroussant jusqu'aux reins d'une manière comique ! et puis on amusait à compter les morts ! ».

[9] Henri Detering contribua à mettre en place le cartel du pétrole dans les années 1920 : les Seven Sisters

[10] nom colonial du Malawi, en référence au lac Nyassa